

Kiyomaru et Ami Taménaga : « Fluctuart nec mergitur »

Issus de la 3^{ème} génération de la galerie Taménaga, Kiyomaru et Ami Taménaga poursuivent une histoire familiale entre le Japon et la France.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN



© EDOUARD MONFRAIS ALBERTINI

La galerie, avenue de Matignon, s'est refait une beauté l'an dernier. Plus lumineuse, comme inspirée par un nouveau départ, une nouvelle ère. Au mur, en entrant, sur la droite, on reconnaît un éclatant petit Dufy tandis qu'un peu plus au fond, un cabinet privé, rarement ouvert, préserve de magnifiques Marie Laurencin. Ici, l'ambiance est feutrée, matinée d'une discrète élégance, écrin silencieux d'une histoire de l'art qui s'écrit depuis cinq décennies entre la France et le Japon. Aucune extravagance, aucun buzz, le style Taménaga est celui d'une sobriété à toute épreuve qui ne se

concentre que sur les œuvres d'art, et rien d'autre. Ces œuvres précieuses de l'art moderne français côtoient naturellement une foisonnante exposition dédiée à la jeune création japonaise où la délicatesse du papier washi sublime des paysages vaporeux et des arborescences magiques. Devant un horizon nuageux qui pose ses volutes sur une terre fumante, Ami Taménaga m'explique qu'il s'agit d'une pratique dont le secret de fabrication, qui remonte à l'époque Edo, est un mystère, sauf peut-être pour quelques artistes comme Shoji Takeuchi qui semble l'avoir devinée en expérimentant l'oxydation du soufre sur une

feuille d'or et d'argent. « De nouveaux talents sont récemment entrés à la galerie. C'est nécessaire aujourd'hui de renouveler notre ligne en montrant de jeunes artistes japonais mais aussi des Français, comme l'avait fait notre grand-père » indique-t-elle alors qu'elle a récemment rejoint son frère à la direction de l'enseigne parisienne. Le duo a à cœur de préserver l'ADN de la galerie tout en le nourrissant de projets stimulants en phase avec leur génération. « C'est un challenge » enchaîne son frère Kiyomaru de sa voix posée et précise. Lui n'avait jamais vraiment imaginé devenir galeriste malgré cet environnement familial

exceptionnel dont il ne prend pas immédiatement la mesure, passant son adolescence, éloigné, dans un internat. Si vivre au milieu des tableaux et parcourir les musées européens ont rythmé sa jeunesse, il ne pensait pas en faire une perspective de carrière. Mais après avoir navigué quelques années au gré de diverses expériences professionnelles, c'est lors d'un stage à la galerie en 2018 auprès de Tsugu, son père, que le métier devient une évidence. « Lorsque j'ai commencé à travailler à la galerie, il y avait une exposition de Takehiko Sugarawa. Je suis donc allé lui rendre visite dans son atelier à Kyoto. C'est à ce moment-là, en discutant avec lui, que j'ai compris la richesse de la relation avec les artistes, car on voit l'évolution de leur travail et on noue des liens étroits. J'ai aussi compris quel peut être le rôle du galeriste pour transmettre leur message. Cette relation est celle qu'avait déjà mon grand-père avec ses artistes ». Arrivé en 1957 à Paris, Kiyoshi Taménaga côtoie notamment le peintre Foujita qui l'introduit auprès des cercles de Saint-Germain-des-Prés et des artistes de l'École de Paris pour lesquels il va se passionner. « Mon grand-père s'est beaucoup inspiré de la figure du galeriste parisien qui sait entretenir des fidélités. Il disait que le contrat passé avec les artistes est comme un mariage. Cette relation de confiance est toujours très importante pour nous » poursuit-il. Le fondateur

emblématique de l'enseigne, qui crée sa première galerie à Tokyo en 1969, avant d'ouvrir celles d'Osaka et de Paris en 1971, est en effet le premier à amener des artistes français au Japon. Il y montre notamment des tableaux de Chagall, Picasso ou Vlaminck, mais aussi ses contemporains Bernard Buffet, André Cottavoz ou Jean Fusaro lors de l'Exposition internationale du Figuratif qu'il organise chaque année. Aujourd'hui, si la deuxième plus grande collection muséale de Georges Rouault se trouve au Japon et s'il existe également dans le pays un musée dédié à Bernard Buffet, un autre à Marie Laurencin et un autre à Paul Aïzpiri, trois artistes célébrés de longue date par la galerie, la famille Taménaga est loin d'y être étrangère. « Pour moi, c'était impressionnant d'entendre mes grands-parents parler de leur arrivée à Paris car il y avait peu de Japonais à l'époque et c'est incroyable aussi pour moi de voir des œuvres de Foujita dans les musées » abonde Ami. Je les suis au sous-sol où un espace est dédié aux artistes emblématiques de l'histoire de la galerie. Le peintre espagnol Lorenzo Fernandez, dont les huiles minutieuses ont l'apparence bluffante de photographies, fait face à un grand tableau du Japonais Takehiko Sugarawa sur lequel une croûte charbonneuse dessine des reliefs palpitants imitant le bois. « C'est une technique très rare aujourd'hui car pratiquement plus aucun artisan au

Japon confectionne ce papier washi bleu indigo que vous voyez ici » m'explique Kiyomaru. Ici, l'Orient et l'Occident dialoguent, le « nihonga » – peinture traditionnelle japonaise – se mêle à l'huile et à l'acrylique. Et les générations se font écho. Si leur père a développé la représentation d'artistes contemporains japonais pour les montrer à Paris, Ami et Kiyomaru souhaitent poursuivre ces échanges fructueux en misant sur une scène plus émergente alors qu'un nouvel espace, inauguré à Kyoto en 2021, proche de l'École des Beaux-Arts et du musée national, est justement dédié à la jeune création. « Pour faire ce métier il faut avoir beaucoup de patience et de passion pour l'art », confie Ami dont la petite voix s'infiltré avec raffinement entre les cimaises qui continueront longtemps d'écrire une histoire de l'art contemporain ancrée dans les fidélités des aînés. Au programme, pour les prochains mois, de grands noms seront à l'honneur, le Français à la touche colorée Paul Aizpiri (du 23 mai au 15 juin) et le Chinois à l'énergie expressionniste Chen Jiang-Hong (du 3 au 26 octobre). « De la ville de Paris elle-même, j'ai appris à rester fort en faisant mien l'esprit « *Fluctuat nec mergitur* » écrit Kiyomaru dans le catalogue qui célébrait, en 2021, les 50 ans de la galerie parisienne. Il faut dire que le temps, dans ces murs, s'écoule lentement mais sûrement et que le lieu est propice à la contemplation.